



Michelle Bourassa

UNE FEMME  
COMME IL FAUT

Michelle Bourassa  
**UNE FEMME  
COMME IL FAUT**

RÉCITS

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

# LAC SLEIGH 1

C'est au lac Sleigh que j'ai passé mon enfance, des moments heureux, des souvenirs impérissables, des balades en forêt, des soupers savoureux et des soirées auprès du feu ; des nuits froides, des chauves-souris, des matins de brume, des chevaux qui galopent, des cochons bien gourmands et des cabris libres comme l'air. Un potager, des canots qui glissent sur l'eau en silence, un pédalo qui grince, des rires et des pleurs, des retrouvailles et des ruptures.

Mon havre de paix, là où je ne peux qu'être moi, l'âme à nu, tout simplement, en pleine nature. L'odeur de musc, d'humus et de l'épinette noire, du bois fumant dans la cheminée, le goût des bleuets qui tombent de leur branche directement dans la main tant ils sont dodus. Les lièvres curieux, le hérisson et la mouffette. Les pistes d'original fraîches dans le sentier et les crottes de loup. Le petit ours noir entraperçu au milieu des branches. L'immensité. Le clapotis de l'eau, son goût aussi, suave et sauvage.

Le petit coup sur la ligne à pêche, au printemps, le ver qui gigote entre mes doigts ; le son de mes

pas dans les sentiers de feuilles mortes bordés de mousse et de fougères. La voûte céleste qui m'embrasse dans la nuit froide et humide de la fin d'août, alors que, allongée au bout du quai pour admirer les étoiles filantes, je fais le vœu à chacune d'elles de ne jamais quitter ces lieux. Les crêpes à la mélasse cuites sur le poêle à bois, et la perdrix au vin blanc et à la crème. Les œufs des miss Omelettes que je vais chercher tous les matins sous les fesses emplumées et chaudes des poules encore endormies. Les premières neiges d'octobre, au temps de la chasse, où je me dépêche de seller mon cheval pour sentir l'hiver, l'instant d'un matin d'automne. Le bruit des pas du guide de chasse dans la maison de bois rond, à l'aube, allumant le feu, et l'odeur du café bien chaud dans la cuisine.

L'eau sur ma peau, toujours si froide, et les concours de plongeon sur la grosse roche. Les petits menés et les grenouilles qui ont fini leurs jours trop tôt par ma faute, les couleuvres rapides qui me font crier en passant sur mes pieds, la cueillette de champignons sauvages, les courses de minimotocross. L'horloge grand-père qui sonne aux heures et qu'on n'entend plus à la longue tellement elle se fond au décor. Le Monopoly avec mon père qui triche sans arrêt. Les traversées de la baie à la nage avec ma mère par temps ensoleillé. Ma première brosse, mes premières libertés, mes cousins et mes amis. Les couchers de soleil roses, qui donnent à la montagne un miroir pour faire sa fraîche dans l'eau.

Le Nord québécois, avec ses eaux noires pleines de mystères, qui donne l'impression d'être seul sur

cette planète qui est pourtant si peuplée. Tout cela, et plus encore, existe vraiment et fait partie de ce que je suis. Je compte bien y retourner en pensée pour retrouver en moi cette enfant curieuse et passionnée ; la volontaire, l'infatigable, qui aimait rire, découvrir et danser sur des airs de La Bolduc, d'Aznavour ou de Fugain :

*Fais comme l'oiseau,  
Ça vit d'air pur et d'eau fraîche, un oiseau,  
D'un peu de chasse et de pêche, un oiseau,  
Mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau, d'aller  
plus haut.*

MICHEL FUGAIN

## ENTRACTE

Notre cœur d'enfant se perd au fil des ans,  
Pour ma part, tel a été le cas.  
Est-ce ainsi pour tout le monde ?  
Il m'est arrivé de ne même plus me souvenir  
que j'en ai eu un.  
Peut-être nous revient-il quand nous attei-  
gnons l'âge d'or,  
Peut-être que c'est le propre de la vieillesse,  
Peut-être que certains le gardent toute leur  
vie.  
Je ne le sais pas.  
Une chose est sûre,  
Lorsque j'ai été touchée par l'innocence d'un  
cœur d'enfant,  
J'ai eu envie de retrouver le mien,  
Car ce dernier faisait de moi une personne  
que j'aime.

## MME CURADO

Cinq heures du matin, le réveil sonne. Pour la première fois depuis des lustres, je me lève d'un trait, prête à affronter cette journée pas comme les autres. La maison est endormie, les enfants sont dans les bras de Morphée, au pays des princesses et des elfes. Je saute dans la douche, m'habille, embrasse la nounou, que je ne voulais pas réveiller, et descends sans faire de bruit avec Louis, mon amoureux. Nous prenons place dans la voiture. La nuit est encore bien présente, et nous défilons dans une ville calme, où des travailleurs de l'aube attendent patiemment l'autobus, un café à la main.

\*

Arrivée à destination, j'empoigne ma petite valise et j'entre dans un immeuble silencieux. Première porte au fond à droite, je m'assieds au guichet pour l'interrogatoire habituel.

— Avez-vous vos cartes de l'hôpital, résidez-vous toujours au..., avez-vous des assurances?

— J'aimerais une chambre privée.

— Je ne peux pas vous le garantir, je vais essayer quand même. Rendez-vous au deuxième, poste A, et l'on vous préparera à la chirurgie.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Au poste A, on m'accueille sans tambour ni trompette. Les néons donnent l'ambiance à ce lieu vétuste où chacun tente de respirer par le nez, tous assis en rang d'oignons tels des condamnés à mort.

Une infirmière s'approche et me tend une chemise d'hôpital :

— Enfilez cette jaquette et remettez tous vos effets personnels à votre accompagnateur.

Dans l'étroit local qui sert de salle de déshabillage, malgré le fait que je sois sidérée, je suis prise d'un fou rire dès que je me vois ainsi vêtue dans la glace. J'en ressors, déterminée à ne pas me laisser envahir par cette peur de l'inconnu, en faisant un petit défilé de mode à mon chéri, qui m'attend sagement.

— Houhou, mon amour ! Je me sens séduisante !

L'homme à côté de lui laisse échapper un petit rire nerveux. *Ah ! j'ai un auditoire, pourquoi ne pas en profiter un peu ?* J'adore faire des petits spectacles. Ça détend l'atmosphère, qui est, d'ailleurs, à couper au couteau.

La journée peut enfin commencer : prises de sang, interrogatoire, toujours les mêmes questions plates.

— Ça va faire mal, cette piqûre ?

— Je ne le sais pas, vous me le direz.

*Bonne réponse, madame !*

— Ça va, vous êtes bonne. Je n'ai rien senti.

— C'est mon métier. Maintenant le soluté.

— Aïe ! Pour les prises de sang, vous êtes bonne, mais pour les solutés, ce n'est pas terrible.



— Ah bon !

*Quelle énergie !*

L'homme assis à mes côtés semble, lui aussi, vouloir exorciser la morosité des lieux. Il porte, à son grand amusement, des collants blancs mou-lants d'où sortent, à chaque pied, des orteils bien roses.

— Moi, il ne me manque que le tutu.

— En effet, vous êtes d'un chic fou.

L'infirmière vient vers lui et lui demande s'il a des prothèses dentaires. Avec un grand sourire, il les enlève et les donne à sa femme.

— J'ai oublié mon étui, vous n'auriez pas un kleenex ?

— Portez-vous des verres de contact ?

— Oui, et j'ai aussi des *plugs* dans les oreilles.

— Il faut tout enlever, monsieur.

*Comme au camp de concentration, ma foi.*

— C'est merveilleux, je n'ai plus de dents, je n'ai plus d'yeux et je n'ai plus d'oreilles.

— Il vous reste votre nez.

— Quoi ?

Je lui fais signe avec mon doigt :

— Votre nez !

— Ah oui, merci !

Fous rires nerveux et complices.

Et l'infirmière hausse les yeux et les épaules puis tourne les talons, le tout accompagné d'un magni-fique soupir de désespoir. Et nous de rire encore plus fort. Décidément, on se bidonne ici !

La marâtre revient à la charge :

— Suivez les lignes bleues et rendez-vous en salle d'op.

*Oui, mon colonel!* Nous voilà repartis.

\*

Depuis l'âge de onze ans, je vis avec un utérus capricieux. Chaque mois depuis trente ans, je souffre l'enfer pendant près de dix jours avec des douleurs incommensurables et des saignements hémorragiques qui empoisonnent mon existence et celle de ceux qui me côtoient. Je ne vous parle pas du SPM qui accompagne cette charmante agonie. J'arracherais la tête à tout le monde. Je rentre au travail épuisée par la douleur et par les nuits sans sommeil. Je frôle la surdose tous les mois en gobant anti-inflammatoires, Tylenol, relaxants musculaires... J'ai tout essayé : produits naturels, homéopathie, acupuncture, ostéopathie : rien ne vient à bout de ce mal lancinant qui s'acharne sur mes entrailles, mon dos, ma tête et mon esprit.

J'ai quand même réussi à mettre au monde les deux plus beaux enfants de l'univers, et mon discours n'est pas du tout subjectif. Grâce à deux césariennes et à la médecine moderne, j'ai donné naissance à un garçon de quatre kilos, cinquante-six centimètres, et à une fille de trois kilos et demi, trois semaines avant terme. Mon utérus aura quand même assuré, faisant son travail du mieux qu'il le pouvait pour porter ces deux merveilles. Mais là, à quarante et un ans... merci, c'est terminé, *ciao*, la cohabitation et l'accommodement raisonnable. À mon âge, on a le droit de ne plus être raisonnable. Allez, ouste ! Je suis prête, je saute !

\*

Avec mon nouvel ami au nez et d'autres patients, eux aussi condamnés, nous sommes à nouveau en rang d'oignons sur nos lits roulants, espérant que notre tour ne viendra jamais. Je fais mes adieux à mon amour, qui m'embrasse tendrement.

Non, je ne succomberai pas à la panique. Je suis grande maintenant. J'ai toujours pensé qu'il me fallait des hordes de partisans pour m'épauler dans les épreuves et j'ai souvent été déçue. Or, avec l'expérience, j'ai appris que je suis la meilleure personne pour prendre soin de moi, finalement. Sauf que je l'ignorais, il n'y a pas longtemps encore.

Cette opération, j'ai besoin de la vivre seule cette fois-ci ; pour me prouver à moi-même que je suis capable d'assumer mes propres difficultés. À l'exception de mon chum et de ma mère, je préfère ne pas avoir de visite. Je veux affronter le concept de courage, laissant libre cours aux événements. De toute façon, ma vie n'est pas en danger, y a rien là, une hystérectomie ! Un pet, une petite heure de chirurgie et, par la suite, deux beaux mois à faire bien pitié. Je suis capable !

Allongée en face de la salle des tortures, je patiente tranquillement lorsqu'un beau grand monsieur bien noir tout de bleu vêtu m'aborde :

— Bonjour, madame Bourassa, je suis votre anesthésiste.

Et voilà le même interrogatoire qui recommence...

— Mais, mais, vous êtes la fille de Robert Bourassa ?

— Euh... oui.

— C'est un honneur de travailler pour vous aujourd'hui. J'ai fait votre grand-mère maternelle en 1992, qui était venue avec votre père... et votre autre grand-mère en 1975, je crois... Je suis Dr Du Verseau, comme le signe astrologique, vous vous en souviendrez. Je veille à votre confort, madame, vous avez ma garantie quant à la qualité de votre... *bla, bla, bla...*

— Super! Docteur Du Gémeaux, vous m'en voyez ravie.

— Du Verseau!

— Du Verseau? Oui, quelle chance!

Dans la salle.

— Nous sommes prêts à commencer...

— Woh! Minute! Elle est où, la chirurgienne? Je veux voir la chirurgienne avant l'opération!

— Elle fait sa tournée, madame Bourassa, ce n'est pas dans la pratique de...

Je fulmine intérieurement.

*Heille, mon petit monsieur, personne ne touchera à mon corps de déesse sans que je puisse le saluer avant. Donc tu l'appelles; sinon je te pète une de ces crises comme t'en as jamais vu.*

— Je veux voir Marie-Claude, c'est mon amie, je dois la voir avant l'opération!

— Vous voulez que je la dérange?

— Oui, je le veux.

— Bon!

La voilà enfin!

— Salut, ma belle Mimi, t'es en forme?

*Encore une bonne question. En forme de quoi?*

— On te laisse le col?

— Ben... après deux précancers, on pourrait peut-être l'enlever, qu'en penses-tu ?

— Ah, oui, on pourrait !

— OK, madame Bourassa, respirez profondément.

— *Let's go*, Mimi, respire.

— Ça brûle ! Aïe !

— Compte jusqu'à dix.

— Un !

[ZZZ]

J'ai un ami qui s'appelle Kilian. Il est le seul homme hétérosexuel avec qui j'entretiens une relation d'amitié sincère (à part mon beau Louis, bien sûr).

Il est ce que je qualifierais de jumeau contraire ou inversé. Je m'explique : il est africain, et moi, américaine ; il est noir, et moi, blanche. Il a quitté le Togo car il y faisait trop chaud ; j'ai horreur du froid. Il lit un livre par jour, et moi, un par année. Il va à la messe tous les dimanches ; je suis athée. Il dort quatre heures par nuit, moi douze. Il aime les grosses fesses bien rebondies, j'ai des grosses fesses et je hais cela. Il ne conduit que des voitures américaines... *Es-tu malade ?* Il ne croit pas en la morale chrétienne, moi, je carbure à la culpabilité. Il parque son char à reculons ; il n'y a que les Grecques qui font ça. Il vient travailler en boubou avec des tresses et des bijoux débiles, moi, je suis plutôt du genre tailleur classique. Il déteste le chocolat, et moi, je m'en injecte... Il adore Vigneault et Félix Leclerc – *Est-ce qu'on pourrait écouter autre chose, s'il vous plaît ?* C'est un intellectuel

très cultivé; moi, j'aime l'horticulture et les animaux (faut que ça reste terre à terre). Mais qu'est-ce qui nous relie alors? La musique, Salif Keita, notre idole à tous les deux; la salsa, le tango. Je porte l'Afrique en moi, même si je ne la connais pas, et lui porte le Québec. Nous aimons les pâtes et les bons cafés et, tous les deux, nous sommes convaincus que Harvey's est meilleur que McDo. Il rit de mes grosses blagues bien grasses et moi de ses subtilités. Nous aimons tous deux le fleuve Saint-Laurent, l'automne et les conversations animées. Nous aimons le travail bien fait et le respect.

Je l'ai connu au travail. Lorsque j'étais enceinte de ma fille, il venait parler à ma bedaine chaque matin. Il appelle ma fille « ma bru » et est persuadé que son plus jeune fils en sera follement amoureux un jour. Et elle, qui ne le voit que très rarement, est complètement sous le charme.

— Nous ferons de belles noces en Afrique avec ces deux-là, déclare-t-il. Je prépare mon fils pour qu'il soit à la hauteur de cette merveille. Imagine les beaux petits-enfants que mon fils et ta fille nous feront...

— T'es capoté, toi là!

Je le surnomme « le dauphin », non pas parce qu'il est le petit-fils d'un roi et qu'il est le seul à demander à ses employés de le vouvoyer, mais pour une raison tout autre. Laissez-moi employer une analogie: disons que, lorsqu'un jour ma vie a basculé et que j'ai voulu sauter d'une barque en pleine tempête pour m'engouffrer dans l'oubli des eaux tumultueuses, tel un dauphin vaillant, Kilian m'attendait pour me ramener sur la terre ferme.

Il ne juge pas, mais son jugement est bon. Je lui parle comme à une femme, et il encaisse. Je peux, avec lui, être moi. Il connaît tous mes défauts et il m'aime quand même.

Quelques jours avant la chirurgie, il m'a envoyé un courriel. Dans une écriture truffée de mots à dix piastres, il m'assurait qu'il avait imploré ses ancêtres pour qu'ils veillent sur moi et pour que je sois entourée d'âmes bienveillantes. Eh oui ! En plus, c'est un ésotérique flyé. Il parle aux morts. C'est quelque chose ! Moi aussi, alors, je leur parlerai. Pourquoi pas ? Il faut mettre toutes les chances de son côté. Papa, t'es là ?

[ZZZ]

Je reprends peu à peu mes esprits. Il règne autour de moi un chaos étrange de voix et de va-et-vient. Des sons de pas, des bips et des conversations floues résonnent dans ma tête. Où suis-je ?

— Où êtes-vous, madame Bourassa ?

— Mmm ! À l'hôpital ?

— Ressentez-vous de la douleur ?

— Oui.

[ZZZ]

Une main fraîche et douce attrape ma main gauche (celle du cœur). *C'est toi, mon amour ?* J'ouvre les yeux péniblement. Un beau visage noir, coiffé de bleu, m'offre un sourire bienfaisant et rempli de compassion.

— Vous vous sentez bien, madame Bourassa, pas de nausées ?

Je lève le pouce en signe d'approbation.

— Voilà votre pompe d'automédication de morphine. Vous l'aurez pendant trois jours.

Je lui sers un petit sourire en coin, et il disparaît comme il est venu ; tout en douceur, pareil à un chat aux pattes feutrées.

Une incroyable sensation de bien-être m'envahit. Est-ce la morphine ? Je touche mon ventre meurtri :

*Tu es vide enfin ! Tout est fini. Quand la douleur sera passée, je te remplirai de bonheur, je peux respirer à fond. Mais c'est toute une cicatrice que j'ai là. Ça va faire tout un beigne ! Wow ! On s'en fout royalement, du beigne ! Allez hop, un petit coup de pompe, on pensera à ça plus tard.*

C'est ainsi que, durant près de vingt-quatre heures, j'ai goûté aux délices du détachement total et absolu et à l'insouciance du poupon gavé de lait chaud, contemplatif et heureux. Merci, ô ancêtres, de prendre ainsi en charge mon corps et mon esprit ! C'est comme un club cinq étoiles dans le Sud, où ton seul souci est de te rendre au buffet à volonté ; sauf que là, tu passes ta vie au buffet puisqu'on te l'injecte dans les veines. De plus, la visite va et vient, et tu n'as même pas à faire la conversation. La totale ! Besoin de rien pour t'occuper l'esprit. Il s'occupe seul, à ne rien voir du temps qui passe et des responsabilités qui normalement le martèlent. J'aurais fait une bonne junkie, une disciple de l'amour infini et du décrochage social. C'est ça, la vraie simplicité volontaire, et j'y adhère complètement.

Malheureusement, toute bonne chose a une fin. C'est la loi du balancier. Brutalement, le matin suivant, on me propulse hors de ma béatitude. Les rideaux s'ouvrent et, comme un guignol qui sort



d'une boîte à surprise, avec une petite voix hystérique, une infirmière rondelette aux cheveux pleins de mèches aux couleurs d'une chatte espagnole déclare :

— Bonjour, madame Bourassa, voici votre petit-déjeuner, je reviens dans quinze minutes pour vous lever et pour vous aider à aller faire pipi.

Et hop, d'un geste vif, elle tire sur la sonde que j'ignorais avoir. *Regarde donc ça... même la toilette était branchée. Oh! Ça réveille, ça!*

Voilà trente-six heures que je n'ai rien mangé, et la faim commence à me tennailler.

*Super! Le service aux chambres.*

Je lève le couvercle et une brise humide monte à mon visage. *Tiens, un facial!* Tout est si bien présenté, dans des contenants de plastique jetables. *Pas très écolo... Chouette! On dirait des surprises. Faut-il que je devine? J'ouvre le plus gros: Fiou! C'est quoi ça?*

Je regarde le menu. Il y est écrit :

Michelle Bourassa  
Diète liquide  
Crème de blé coulée (*coulée?*)  
Jus d'orange  
Jell-O

Trois belles couleurs contrastées composent mon repas. Le rouge du Jell-O presque fondu; le orange vif du Kool-Aid – *il n'y a pas d'orange dans ce truc-là* – et le gris de la crème de blé coulée ou, si vous préférez, de la colle à tapisserie tiède et flasque. *Ai-je vraiment commandé ça, moi? Quand? Hier? Décidément, la morphine me rend vraiment*

*débile!* Je me raisonne et pense aux pauvres petits enfants en Afrique qui n'ont rien à manger et je fais semblant d'apprécier ma maigre pitance. Je réalise que le choix des combinaisons alimentaires est tout à fait approprié : le Kool-Aid, c'est bien pratique pour faire descendre la colle, et il n'y a rien comme un petit Jell-O à la cerise sans tonus pour terminer un bon repas. Avec ce régime, je vais ressortir d'ici pétante d'énergie.

Après m'être régalée de la sorte, je peux enfin me concentrer sur mon environnement. Je scrute les lieux telle une reine sur son trône et m'attarde sur le beau vert hôpital qui recouvre les murs. Avec étonnement, je découvre un grand rideau couleur dinde et sauce brune qui me sépare, semble-t-il, d'un autre lit. *Espérons qu'il soit vide s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît!* Tout à coup, mon infirmière réintègre mes quartiers d'un pas décidé et passe tout droit devant moi.

— Bonjour, madame Curado, c'est l'heure de votre glycémie.

*Quoi? Elle est où, ma chambre privée?*

— Ouf! Il fait chaud ici. J'ouvre les rideaux et la fenêtre pour vous donner un peu d'air frais.

Me voilà, à mon grand désarroi, obligée de faire un petit sourire à ma colocataire officielle. Un petit bout de femme toute ronde et rose, à la coupe garçonnette et aux cheveux d'un blanc immaculé, me regarde avec une expression candide de ses yeux d'un bleu désarmant.

*Ce n'est pas vrai! Dites-moi que je rêve. Je vais devoir faire la conversation à une petite vieille et partager mes cabinets d'aisance, moi qui suis on ne peut*

*plus dédaigneuse. Quelle horreur ! Je ne peux pas m'y soumettre, c'est trop pour moi. Vite un petit coup de pompe.*

[ZZZ]

*Malgré cela, j'entends encore des « madame Curado » par-ci, « madame Curado » par-là.*

*S'il vous plaît, refermez les rideaux, taisez-vous, laissez-moi en paix.*

Par chance, la morphine me donne une bonne excuse pour ne pas bavarder. Je m'incrute dans ma bulle et tente de dormir le plus possible entre chaque lever pipi, et ce, afin d'éviter tout contact social. Cela ne m'empêche pas d'écouter le va-et-vient autour de cette princesse qui a toute l'attention.

Mme Curado parle peu. Quand les infirmières s'adressent à elle, elle répond par oui ou par non :

— C'est bon, madame Curado ?

— Oui.

— Avez-vous mal, madame Curado ?

— Oui.

— Il faut manger, madame Curado.

— Oui.

— Voulez-vous de la dinde ou du poisson ?

— Oui.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, il faut nous sonner, madame Curado.

— Oui.

*Silence, enfin. Tiens, elle dort les yeux ouverts, celle-là. Tout à coup, elle parle :*

— J'ai envie de pipi.

Puis, plus rien. Je peux me rendormir.

Quelques heures passent.

— Madame Curado, vous êtes toute mouillée!  
Il faut peser sur le bouton pour qu'on vienne vous aider.

Et voilà la ribambelle de préposés aux bénéficiaires qui débarquent pour la laver, la princesse rose. Il y a le beau grand gars efféminé qui parle trop fort, la costarde aux tatouages qui chiale sur son sort, la petite nerveuse à la voix de fumeuse qui fait des *jokes* plates et la Chinoise toute frêle qui semble désemparée.

— Pouvez-vous vous tourner, madame Curado ?

— Non.

C'est ainsi que se sont passées les vingt-quatre heures qui ont suivi. Un feu roulant de recommandations, de changements de quart de travail, de draps, de jaquettes. Mme Curado ne sait pas comment peser sur le bouton, et personne, à part moi, n'a pensé à lui mettre une couche. J'ai manqué ma vocation. *Merci, morphine!*

Avec le temps, c'est le propre de l'être humain de s'adapter aux situations nouvelles. Pour certaines personnes, comme moi, d'ailleurs, cette capacité vient plus naturellement ou plus rapidement que pour d'autres. Du moins, je le crois. *Si Mme Curado est là pour rester, aussi bien en faire mon deuil.* De temps en temps, je lui demande si elle va bien quand je me lève. Je peux difficilement faire autrement puisqu'elle m'observe tout le temps. Je me rends compte qu'elle sourit beaucoup à tous ceux qui l'abordent, et qu'elle dit toujours « Merci » ou « C'est bon ».

Le soir venu, je réussis à prendre ma première douche et à me laver les cheveux. Ce n'est pas

du luxe. De retour dans ma chambre, je sors un flacon d'huile essentielle de lavande pour en mettre quelques gouttes sur mon oreiller.

— Ça sent bon!

— C'est le parfum de Mme Bourassa, répond une infirmière.

— Ce n'est pas du parfum, mais plutôt de l'huile... En voulez-vous? Ça a des propriétés calmantes.

— Oui, déclare Mme Curado.

Et elle m'envoie encore un de ces sourires de contentement qui me va droit au cœur. Ça y est, Cupidon vient de me piquer, moi aussi. Heureusement, l'heure du dodo a sonné et je me remets rapidement de mon surplus d'affection pour ma voisine.

Le lendemain matin, le réveil est aussi agréable que celui de la veille.

— Bonjour, madame Bourassa. Debout, il est sept heures, on vous enlève votre soluté aujourd'hui, le petit-déjeuner est servi.

— Déjà? On enlève la morphine aussi?

— Oui, on ne voudrait pas que ça vous crée une dépendance.

*Ce serait trop bête, en effet. Bon! Regardons ce que nous réserve le plateau aux surprises ce matin: deux bonnes toasts de pain blanc molles, margarine, fromage plastique jaune orange et un bon café pas de lait. Youpi! C'est merveilleux.*

*Morphine, please?*

*Drrring.*

— Allo?

— Comment vas-tu, Mimi, ce matin?

— Maman! Ça va.

— J'arrive et je t'apporte le lunch. À tout de suite.

— Bisous.

[ZZZ]

— Tu as bonne mine, ma belle Mimi, c'est incroyable.

— Oui, je me sens assez bien.

En effet, jusque-là, je ne m'étais pas arrêtée pour constater que j'allais vraiment bien malgré ma cicatrice de vingt centimètres. Pas une seule fois je n'avais eu de tension élevée ni de fièvre. Mes jambes étaient assez fortes pour un lever rapide dès le lendemain de l'opération. Je n'avais eu ni nausée ni malaise. Les complications m'avaient épargnée. Mon corps faisait son travail, sans aucun assaut d'infections nosocomiales. J'étais assise maintenant devant une assiette remplie de fruits frais de toutes sortes et de délicieux fromage cottage.

J'avais reçu des fleurs, la visite de mon chum, de ma maman et de tante Mimi (ma marraine). On m'appelait régulièrement pour prendre de mes nouvelles. Mes amis et mon frère m'encourageaient et m'entouraient de leurs bons vœux. J'avais pu parler à mes enfants si précieux. Ma belle Laurence me murmurait : « Je t'aime, maman. » Et mon beau Fabrice avait hâte que je revienne à la maison pour que je lui gratte le dos avant le dodo. J'avais envie de retourner chez moi, dans mon lit douillet, y ouvrir les fenêtres de ma chambre qui donnent sur le jardin. J'avais envie de retrouver la chaleur de mon chum et son beau regard bleu. J'avais hâte

de flatter Doris, mon grand caniche qui me fait la fête chaque fois que j'arrive.

Mme Curado, elle, avait fait de la fièvre, n'avait eu aucun appel ni aucune visite, aucune fleur, et pourtant... Tout était beau, tout était bon, même la dinde qui goûte le poisson, qui lui goûte les patates, qui elles goûtent la sauce brune. Elle disait au préposé efféminé: «Merci, vous êtes beau», et souriait à l'infirmière qui s'acharnait à la piquer. J'ai su qu'elle vivait dans une famille d'accueil. Dans le placard de notre chambre, une paire de vieilles chaussures abîmées était sur le sol, et une robe rayée défraîchie pendait sur un cintre. Elle avait placé à côté d'elle un petit ange blanc du Dollarama qu'elle regardait avec joie et tendresse. Contemplative, elle semblait heureuse et comblée, comme si un doux flot de morphine coulait en elle naturellement.

Et moi, pendant ce temps, je me gavais de fruits comme une bête sauvage se jetant sur de la chair fraîche... Ma mère m'a alors fait la remarque :

— T'as une voisine pas trop fatigante! Je ne sais pas si elle est toute là. Ça va, madame Curado?

— Oui.

— Elle a de beaux yeux bleus.

— Oui! Tu sais, maman, ici, c'est une pratique pour l'asile.

— Voyons, Mimi, qu'est-ce que tu dis là?

— Tout est mou, vert et brun. Le temps ne compte plus. Rien n'a de saveur ou d'odeur. Rien n'est vraiment beau, à part le préposé gai. On prend soin de toi avec gentillesse, et toi, tu prends racine et tu t'habitues à avoir une couche humide ou des piqûres.

— Tu as probablement raison. C'est déprimant!  
— Non, ça ne l'est pas. Pas si tu es comme Mme Curado. Chaque petite chose est belle. Tiens, va lui donner des raisins.  
— Voulez-vous des raisins, madame Curado ?  
— Oui.  
Toujours avec ce maudit sourire qui rend fou.  
— C'est bon !  
— Elle a tout mangé, donne-lui-en encore. Donne-lui des fraises.  
— Aimeriez-vous des fraises ?  
— Oui, merci, vous êtes tellement gentille.  
— Tu vois, maman, j'espère que je serai comme elle. Elle paraît contente et se satisfait d'un rien. La gentillesse lui suffit, et tout le monde a envie de s'occuper d'elle parce qu'elle est douce et agréable.

Ce jour-là, j'ai eu mon congé. J'ai donné mes fleurs, mes magazines et mes fraises à Mme Curado. J'ai quitté la chambre sans avoir eu la chance de lui dire au revoir, elle avait enfin réussi à se lever et à aller faire pipi sur la toilette, sur ma toilette.

Je suis maintenant chez moi, bien entourée des miens et soutenue. J'ai une convalescence de rêve. Je suis choyée. Ce formidable temps d'arrêt forcé m'amène à observer la vie et à saisir les cadeaux qu'elle m'offre, ces petits hasards qui se présentent à nous et qui nous filent sous le nez sans même qu'on s'en rende compte. Ces coïncidences, porteuses de leçons qui nous permettent d'apprécier la vie. Quant à vous, madame Curado, merci. Vous m'avez donné envie d'écrire, chose que je voulais faire depuis tellement longtemps. Ce moment



de ma vie, je veux le garder toujours, car je crois que vous êtes l'âme bienveillante envoyée par les ancêtres de Kilian. Il faut que je l'immortalise sur papier. Vous êtes l'ange qui a veillé sur moi. Prompt rétablissement à vous, et que la vie vous préserve. Je vous garderai une place dans mon cœur pour toujours. Dr Du Verseau, vous avez tenu promesse, et, aussi étonnant que cela puisse vous paraître, je me suis sentie bercée par votre douceur et par vos potions magiques. Kilian, toi qui es né sous le signe du Verseau, continue à parler aux morts, ça marche, même si je ne te croyais pas. Pour ma part, j'ai comme l'impression que ma vie ne fait que commencer, comme si les chakras en moi s'étaient libérés, laissant enfin ma créativité prendre la place qui lui revient.

#### Définition

*Curado* : du verbe espagnol *curar* (guérir). Guéri, *Esta curado*, il est guéri.

cura, ae, f.: 1 – soin, travail, attention. 2 – soin, souci, intérêt, prévoyance. 3 – conduite, surveillance, direction, administration ; curatelle (t. de droit). 4 – soin, parure. 5 – soin, traitement, guérison (d'une maladie). 6 – livre, écrit. 7 – souci, ennui, inquiétude, sollicitude, tourment. 8 – souci amoureux, tourments de l'amour ; objet de l'amour. 9 – au masc. surveillant, intendant.

*mihī curae est (double dat.)* : j'ai à cœur de, je suis préoccupé de.

*res curae est mihī* : je prends soin de quelque chose.

*curage est alicui de aliqua re* : quelqu'un prend soin de quelque chose.

## ENTRACTE

Guérir, n'est-ce pas là la quête d'une vie ?  
C'est la mienne.  
Guérir,  
Pour accepter,  
Pour pardonner,  
Pour enfin connaître la paix de l'âme.  
Alors que je ne croyais pas posséder en moi  
cette faculté,  
Le destin s'est chargé de me l'enseigner.

S'inspirant de faits réels, Michelle Bourassa offre avec cet ouvrage romancé une série de récits dont le fil se déroule autour de sa vie d'enfant, de fille, de femme, de mère, d'amoureuse, de collègue de travail...

Souvent drôle, parfois triste, elle y explore l'auto-dérision et la dédramatisation de moments clés ou déstabilisants. Michelle Bourassa, femme à la parole assumée, fait mal et fait du bien à travers ces petites histoires aux répliques savoureuses. À sa façon, elle célèbre la solidarité féminine dans un monde qui appartient encore aux hommes, malgré tout ce qu'on peut penser.

Sous une apparence de fragilité et de retenue, elle ose et livre sans fard ces tranches de vie avec une écriture franche, ardente, parfois même décapante.

Michelle Bourassa est titulaire d'un baccalauréat en psychologie (Université Concordia), d'un B.A.A. (HEC Montréal) et d'un certificat en architecture de paysage (Université de Montréal). Elle a travaillé douze ans en gestion des ressources humaines et s'est réorientée, à trente-sept ans, en design de jardins. *Une femme comme il faut* est son premier ouvrage.

